

## LETTRES A LUCILIUS

### *Livre premier*<sup>1</sup>

#### Lettre 1

1 Oui, tu feras bien, cher Lucilius<sup>2</sup> : entreprends de te libérer toi-même. Jusqu'ici on t'arrachait ton temps ou on te le dérobaît, ou encore tu l'égarais. Réunis ce capital et ne le laisse plus se perdre. Dis-toi bien que c'est vrai à la lettre : il est des instants qu'on nous arrache, il en est qu'on nous escamote, il en est aussi qui nous filent entre les doigts ; la perte, à dire vrai, n'est jamais aussi sordide que lorsqu'elle est due à la négligence. Aussi bien, si tu veux bien voir les choses, la plus grande partie de la vie se passe à mal faire, une grande part à ne rien faire et la totalité de la vie, à faire autre chose que ce qu'il faudrait.

2 Peux-tu me nommer un seul homme qui sache que le temps a un prix, qui fasse l'estimation de la valeur de la journée et qui réalise qu'il meurt un peu chaque jour ? Là est l'erreur, en effet : nous ne voyons la mort que devant nous, alors qu'une grosse partie de la mort est déjà dans notre dos ; tout ce que nous laissons derrière nous de notre existence appartient à la mort. Fais donc, cher Lucilius, comme tu me l'écris : saisis-toi de toutes tes heures. Ainsi tu dépendras moins du lendemain, pour avoir opéré une saisie sur le jour présent. La vie court, pendant qu'on la remet à plus tard.

3 Rien, Lucilius, ne nous appartient ; seul le temps est à nous. Ce bien fugitif et glissant est l'unique possession que nous ait départie la Nature, et peut nous en chasser qui veut. Telle est la folie des humains, qu'ils se sentent redevables du moindre cadeau peu coûteux

1. Livres I à IV : traduction revue et corrigée par Antoinette Novara pour les éditions des Belles Lettres.

2. Sénèque répond à une lettre où un haut fonctionnaire et poète, Lucilius, s'est ouvert à lui de sa résolution de vivre en philosophe. Lucilius était épicurien (lettre 23, 9).

qu'on leur fait, cadeau remplaçable en tout cas, mais que personne ne s'estime redevable du temps qu'il a reçu en partage, alors que le plus reconnaissant des hommes ne pourrait le rendre.

4 Tu me demanderas peut-être comment je me comporte, moi qui te propose ces belles maximes. Je l'avouerai tout franc : mon cas est celui d'une personne qui mène grand train<sup>1</sup>, mais qui a de l'ordre ; mon registre de dépenses est bien tenu. Je n'ai pas le droit de dire que je ne perds rien ; mais je dirai ce que je perds, et pourquoi, et comment. Je rendrai compte de ma pauvreté. Au reste, je me trouve dans le cas de la plupart des gens ruinés sans qu'il y ait de leur faute : toute le monde vous excuse, nul ne vous assiste.

5 Comment concluons-nous ? Il n'est pas pauvre, à mon avis, celui qui, si peu qu'il lui reste, s'en accommode. Pour toi cependant, je préfère que tu ménages ton avoir. Et tu commenceras en temps utile. Ainsi en jugeaient nos pères : « Tardive épargne, quand le vin touche à la lie. » Ce qui séjourne au fond du vase c'est très peu de chose, et c'est le pire.

## Lettre 2

1 Ce que tu m'écris, comme ce que j'entends dire, me fait bien augurer de toi. Tu ne cours pas le monde et, de déplacement en déplacement, tu n'entretiens pas en toi l'agitation. Cette instabilité décèle une âme malade. Par contre, le premier indice d'une pensée en équilibre, c'est, à mon sens, de savoir se fixer et séjourner avec soi.

2 Il y a autre chose : tu lis beaucoup d'auteurs, des livres de tout genre. Cette disposition ne supposerait-elle pas du flottement, un certain manque d'assiette ? Il faut ne se pénétrer et ne se nourrir que de quelques auteurs déterminés, si l'on veut en tirer un profit durable.

C'est n'être nulle part que d'être partout. A passer sa vie en voyage, on se fait beaucoup d'hôtes, et point d'amis. Ce sera fatalement le sort de ceux qui, au lieu de s'en tenir au commerce intime d'un grand esprit, épuisent la liste des auteurs en courant éperdument de l'un à l'autre.

3 Les aliments ne profitent pas, ils ne s'assimilent pas, quand, à peine absorbés, on les rejette. Rien n'entrave la guérison comme de changer coup sur coup de remèdes. Une blessure n'arrive pas à se cicatriser, si l'on ne fait qu'y essayer les pansements. Une bouture ne se fortifie pas, si on la transplante sans cesse. Il n'est principe si utile qui fasse son effet en passant. Abondance de livres, tiraillement pour l'esprit. Ainsi, puisque tu serais hors d'état de lire tous ceux que tu pourrais avoir, contente-toi d'en avoir autant que tu en peux lire.

1. Sénèque ne veut pas dire qu'il mène un grand train de fortune, mais qu'il dépense largement son temps, qu'il déploie beaucoup d'activité chaque jour.

4 « C'est que je me plais, dis-tu, à feuilleter tantôt ce livre, tantôt cet autre. » Goûter un peu de tout ne convient qu'à un estomac blasé. Cette variété de mets dont les effets se contrarient l'encrasse et ne l'alimente pas. Lis donc toujours des auteurs d'une autorité reconnue ; et, si l'envie te prend de pousser une pointe chez les autres, reviens vite aux premiers. Assure-toi quotidiennement une défense contre la pauvreté, contre la mort, sans oublier nos autres fléaux. De tout ce que tu auras parcouru extrais une pensée à bien digérer ce jour-là.

5 C'est aussi ce que je fais. Entre plusieurs textes que je viens de lire, je jette sur l'un d'eux mon dévolu. Voici mon butin d'aujourd'hui ; c'est chez Épicure que je l'ai trouvé, car j'aime aussi à passer dans le camp d'autrui<sup>1</sup>. Comme transfuge ? Non pas ; comme éclaircur.

6 « Belle chose, dit-il, que l'allégresse dans la pauvreté. » Au fait, il n'y a plus pauvreté là où se trouve l'allégresse. Ce n'est pas la médiocrité des ressources, c'est la surenchère des désirs qui fait que l'on est pauvre. Qu'importe ce que tel homme compte d'or dans son coffre, de blé dans ses granges, de bétail dans ses pacages, quels intérêts produisent ses capitaux, s'il convoite le bien d'autrui, s'il suppose non ce qu'il a acquis, mais ce qu'il pourrait acquérir ?

Quelles sont donc, me diras-tu, les justes bornes de la richesse ? Le nécessaire d'abord ; ensuite ce qui suffit<sup>2</sup>.

## Lettre 3

1 Tu as chargé de lettres pour moi quelqu'un que tu désignes du nom d'ami ; plus loin, tu me recommandes de ne pas le mettre dans la confidence de toutes tes affaires, attendu que tu ne t'es pas mis toi-même sur ce pied. Ainsi donc, dans une même lettre, tu lui as donné, puis retiré le titre d'ami. Eh bien ! si de ce mot au début, tu as fait une appellation banale, si tu as dit : mon ami, comme nous qualifions d'« honorables » tous les candidats officiels, comme nous donnons du « Monsieur » au premier venu dont le nom nous échappe, passe pour cela. 2 Mais, si tu accordes sérieusement la qualité d'ami à quelqu'un en qui tu n'as pas juste autant de confiance qu'en toi, ton erreur est lourde et tu as mal pénétré le caractère de la véritable amitié.

1. Sénèque va citer deux lignes d'Épicure (fragm. 475 Usener). On ne doit pas s'étonner de voir un stoïcien citer Épicure ; Lucilius avait un penchant pour la secte épicurienne. Et surtout les premières lettres enseignent des principes si généraux qu'ils pouvaient être communs à plus d'une secte. Enfin, les dogmes sont une chose et la pédagogie en est une autre ; il faut éviter, au début d'un enseignement de secte, d'avoir l'air sectaire. Voir Mme Hadot, *Seneca und die Tradition der Seelenleitung*, p. 21, 44, 54-55. L'éclectisme n'a rien à voir ici.

2. « Ce qui suffit » désigne les satisfactions susceptibles d'être suffisantes à un certain point, susceptibles de rassasier et de faire dire : « C'est assez, je n'en veux pas plus », par opposition aux satisfactions illimitées, à l'infini du désir : goinfrerie, fureur d'accumuler de l'or, sensualité... Cf. lettre 16, 6.

chevalier romain, qu'est-ce qu'un affranchi, un esclave ? Des noms issus de l'orgueil ou de l'injustice. Du plus humble logis on peut s'élever jusqu'au ciel. Debout donc.

« Façonne ton être ; rends-le, lui aussi, digne du dieu <sup>1</sup>. »

Mais tu ne façonneras pas l'ouvrage dans l'or ou dans l'argent, matière inapte à reproduire en traits ressemblants l'image de la divinité. Songe qu'au temps où nous nous faisons écouter des dieux, ils étaient d'argile <sup>2</sup>.

### Lettre 32

1 Je me renseigne sur toi et cherche à savoir de tous ceux qui viennent de tes parages ce que tu fais, où et avec qui tu demeures. Tu ne m'en donneras pas à garder : je suis avec toi. Vis comme si ta conduite devait m'arriver aux oreilles, ou plutôt sous les yeux. Tu demandes ce qui, dans ce que j'entends dire de toi, me réjouit le plus ? C'est que je n'entends rien dire, c'est que la plupart des personnes que j'interroge ignorent ce que tu fais. 2 Salulaire pratique, de ne pas hanter ceux qui sont différents de nous et dont les aspirations s'opposent aux nôtres. Du reste, je m'assure que l'on ne peut te faire dévier et que tu t'en tiendras à ta résolution, quand bien même une foule d'intrigants t'assiégerait. Où veux-je en venir ? Je ne crains pas que l'on te change ; je crains que l'on ne te gêne. Qui nous arrête en route nous fait déjà bien du tort. Cette vie est si courte ! Et nous l'abrégeons par notre légèreté, passant coup sur coup avec elle de recommencement en recommencement. Nous morcelons, nous émiettons la vie.

3 Hâte-toi donc, mon bien cher Lucilius. Songe comme tu devrais redoubler de vitesse, si tu avais l'ennemi à dos, si tu soupçonnerais l'approche d'une cavalerie pourchassant les fuyards. Tu en es là : on te pourchasse. Allons vite ! Échappe, et, quand tu auras mis ta personne en sûreté, considère sans cesse combien il est beau de parachever sa vie avant de mourir ; puis, d'attendre avec sérénité le reste de ses jours, sans rien attendre pour soi, installé dans la possession du bonheur, lequel ne s'accroît pas avec la durée. 4 Oh ! quand verras-tu ce temps où tu comprendras que le temps ne t'importe en rien, où tu seras tranquille, paisible, indifférent au lendemain, pleinement rassasié de toi-même !

1. Virgile, *Énéide*, VIII, 365.

2. Les temples romains abritaient encore quelques statues de dieux en terre cuite, vieilles de cinq ou six siècles, dans le style de l'admirable Apollon de Véies (musée de la Villa Giulia) ou de la tête de Minerve trouvée à Rome même, près de Sant'Omobono, de style hellénisant et de saveur étrusque. Les Romains du temps de Sénèque interprétaient, bien à tort, l'emploi de la terre cuite, au lieu du bronze ou du marbre, comme un signe de simplicité primitive.

Veux-tu savoir ce qui fait que l'homme est avide d'avoir ? Nul ne sait être à soi. Et c'est pour cela que tes parents t'ont souhaité des biens d'une autre sorte. Quant à moi, prenant le contre-pied, je souhaite que tu aies le mépris de toutes ces choses dont ils rêvent pour toi l'abondance. Leurs vœux tendent à dépouiller beaucoup d'hommes pour te rendre riche ; tout ce qu'ils transfèrent sur ta tête, il faudrait le retirer à quelqu'un. 5 Ce que je te souhaite, c'est la libre disposition de toi-même, c'est que ton âme, harassée par le vagabondage de sa pensée, arrive à se rasseoir et à se fixer, qu'elle trouve en soi sa satisfaction et que, dans l'intelligence de ces vrais biens dont l'intelligence entraîne aussitôt la possession, elle n'ait pas besoin d'un surcroît d'années. Vraiment, il s'est mis au-dessus des nécessités, il a fini de servir, il est libre, celui-là qui vit, sa vie achevée.

### Lettre 33

1 Tu désires que je continue d'insérer des sentences dans mes lettres, en les empruntant à nos maîtres stoïciens. Ce n'étaient pas des collectionneurs de bluettes. La contenance, chez eux, est tout entière de main virile. Sachons qu'il y a inégalité dans l'exécution, là où des morceaux supérieurs se font remarquer. Un arbre isolé ne retient pas l'admiration aux lieux où toute la forêt monte aussi haut. 2 Ces sortes de sentences abondent chez les poètes, elles abondent chez les historiens. Ne fais donc pas honneur à Épicure de celles que je t'ai adressées : elles sont à tout le monde et principalement à notre école. Mais, chez lui, elles se signalent davantage parce qu'elles apparaissent à de larges intervalles et qu'elles sont inattendues, parce qu'une forte parole surprend chez un homme qui fait profession de mollesse : c'est du moins le jugement le plus répandu. Pour moi, Épicure a lui aussi de la force, bien que sa tunique ait des manches longues <sup>1</sup>. La force d'âme, le goût de l'action, l'ardeur pour la guerre ne se rencontrent pas moins chez les Perses que chez les peuples court-vêtus.

3 N'exige donc pas de maximes détachées, de pensées recueillies de-ci de-là : le stoïcisme présente comme un tout continu ce qui ailleurs n'est donné qu'en extraits. Le colifichet tapageur est un article que nous ne tenons pas ; nous n'abusons pas l'acheteur qui, une fois dans le magasin, n'y trouvera rien de plus que les objets accrochés à la montre. Nous laissons chacun libre de choisir ses échantillons. 4 Suppose que nous voulions isoler de la masse certaines pensées saillantes : à qui les attribuerons-nous ? à Zénon ? à Cléanthe ? à Chrysippe ? à Panétius ? à Posidonius <sup>2</sup> ? Nous n'obéissons pas à un roi ; chacun ne relève que

1. Nous avons vu que les épicuriens sont des gens frileux, et non des hommes de grand air.

2. Ce sont les cinq grands noms du stoïcisme.

qui le verront. Je ne réclame de personne les derniers devoirs. Je ne recommande à personne ma dépouille. Nul ne demeure sans sépulture : la nature y a pourvu. Celui que la cruauté aura jeté à l'abandon, le temps l'ensevelira. Mécène dit expressément :

« Je ne me soucie pas d'un tombeau. La nature se charge d'inhumér ceux qu'on délaisse. »

Ne croirait-on pas entendre un soldat sanglé dans son uniforme ? Eh oui ! Il aurait eu un caractère mâle et élevé, s'il ne s'était relâché dans la prospérité.

### Livre XV

#### Lettre 93

1 Dans la lettre où tu te plainais de la mort du philosophe Métronax<sup>1</sup>, comme s'il eût pu, comme s'il eût dû plus longtemps vivre, je n'ai pas reconnu cet esprit d'équité qui, pour toute personne et en toute affaire, abonde chez toi et ne te fait défaut que là où il fait défaut à tout le monde. J'ai trouvé beaucoup de cœurs équitables à l'égard des hommes ; à l'égard des dieux, pas un. Tous les jours nous faisons à la destinée son procès. « Pourquoi celui-ci a-t-il été enlevé en pleine carrière ? Pourquoi cet autre ne l'est-il pas ? Pourquoi prolonge-t-il une vieillesse à charge à lui-même et aux autres ? » 2 Qu'est-ce qui te paraît, je te prie, le plus équitable, que tu obéisses à la nature ou que la nature t'obéisse ?

Qu'importe, au reste, que l'on sorte plus ou moins vite d'où il faudra toujours sortir ? L'essentiel n'est pas de vivre longtemps, mais pleinement. Vivras-tu longtemps ? C'est l'affaire du destin. Pleinement ? C'est l'affaire de ton âme. La vie est longue, si elle est remplie. Or, elle est remplie, aussitôt que l'âme a repris possession du bien qui lui est dévolu et ne relève plus que d'elle-même<sup>2</sup>. 3 De quoi servent à cet homme quatre-vingts ans passés à ne rien faire ? Cet être n'a pas

vécu, il s'est attardé dans la vie. Il n'est pas mort tard : il a mis longtemps à mourir. Il a vécu quatre-vingts ans ? Il faudrait d'abord savoir depuis combien de temps il était déjà mort. 4 Cet autre est mort dans la force de l'âge ? Il a donc pu remplir ses fonctions de bon citoyen, de bon ami, de bon fils<sup>1</sup> ; il n'a manqué à aucun de ses devoirs. Sa vie n'a pas duré autant qu'elle aurait pu, mais son genre de vie a été parfait. L'autre a vécu quatre-vingts ans ? Non, il a duré quatre-vingts ans, à moins que tu n'entendes « vivre » au sens où on le dit des végétaux. Je t'en conjure, Lucilius : faisons en sorte que, comme les matières précieuses, notre vie vaille par son poids et non par sa longueur. Mesurons-la à notre activité et non à sa durée. Tu veux savoir où réside la différence entre un vigoureux contempteur de la Fortune, qui, pour s'être acquitté de toutes les charges de l'existence, s'est élevé jusqu'au souverain bien de notre vie, et un individu qui n'aura fait que traverser des années de vie ? L'un vit encore après qu'il n'est plus ; l'autre, avant de mourir, avait cessé d'être. 5 Ainsi donc honorons et rangeons parmi les heureux celui qui, des quelques jours qui lui ont été comptés, a su faire un usage fructueux. Il a connu la vraie lumière ; il n'a pas été le premier venu ; il a vécu sa vie et montré sa vigueur. Tantôt il jouissait d'un ciel bleu, tantôt, comme il advient, les rayons du grand astre ne brillaient-ils pour lui qu'à travers des nuages<sup>2</sup>. Pourquoi demander s'il a vécu longtemps ? Il vit : il est passé d'emblée à la postérité et s'est imposé à l'histoire. 6 Et je ne me fonderais pas là-dessus pour refuser un surcroît de durée de vie ; mais je dirai encore que j'ai connu le bonheur complet, même si la durée en est raccourcie. Je n'ai jamais fait de projets sur la date du terme final que m'avait marquée un averse espoir. Il n'est point de jour que je n'aie regardé comme le dernier de mes jours. Pourquoi me demandes-tu quand je suis né, et si je figure encore parmi les mobilisables<sup>3</sup> ? J'ai mon juste compte d'années. 7 De même qu'une personnalité accomplie peut se rencontrer dans un corps de médiocres proportions, ainsi la vie peut être parfaite dans un espace de temps médiocre. Le temps de la vie relève des choses extérieures. La durée de mon existence ne dépend pas de moi ; être avec plénitude dans toute sa durée ne dépend que de moi. Ce qu'il faut me demander, c'est de ne pas couvrir, parmi les ténèbres, les étapes d'une existence sans

1. Pour accréditer son autopersuasion que la vie n'importe plus, lorsqu'on a atteint le degré le plus élevé de dignité humaine, Sénèque recourt à une comparaison : d'un noble qui avait parcouru toute la carrière des « honneurs » publics jusqu'à la fonction la plus élevée, on disait qu'il « s'était acquitté de toutes les charges publiques », en bon citoyen qu'il était. Le stoïcien est vraiment un « citoyen du monde » : il parcourt la carrière des fonctions cosmiques, père, fils, citoyen, ami, et ne vit que pour servir la cité cosmique.

2. C'est-à-dire qu'il a connu des revers de fortune, mais qui ne diminuent en rien son mérite ; Sénèque reprend l'image solaire des lettres 92, 17 (p. 926 et n. 2) et 79, 11.

3. Les hommes de moins de 46 ans. Sénèque a environ 63 ans.

1. Métronax est le philosophe dont Sénèque, quelques mois plus tôt, avait écouté les conférences à Naples (lettre 76, 4).

2. Dès que l'on est « transfiguré », devenu homme de bien, on a atteint le degré le plus élevé de noblesse humaine, et l'on peut mourir. De même, un Romain qui a été élevé au degré de noblesse le plus haut qui soit à Rome (le titre de consul) peut mourir, sans doute... A ce que nous nous sommes amusé à appeler le snobisme zoologique (ne priser que ce qui nous distingue des animaux et ignorer la partie animale de nous-mêmes) succède un snobisme de la noblesse humaine. Sénèque multiplie les exercices et acrobaties de pensée pour apprivoiser sa peur de la mort ; ce faisant, il met à nu l'absurdité profonde du stoïcisme, qui, pour vivre (serait-ce chichement) en sécurité, perd les raisons de vivre.

honneur ; c'est de gouverner ma vie et non d'être tout du long un simple passager. 8 Tu veux savoir quelle est la vie qui a la plus ample carrière ? Celle qui a son terme dans la sagesse. Aboutir à ce terme, c'est avoir touché la fin non la plus éloignée, mais la plus haute. Que l'homme se glorifie alors hardiment, qu'il rende un hommage de gratitude aux dieux et, parmi les dieux, à lui-même et qu'il impute à la Nature le mérite de ce qu'il a été : remerciement bien dû à celui qui a remis aux mains de la Nature une vie meilleure qu'il ne la reçut. Il a fixé le type de l'homme de bien ; il en a montré le caractère et la grandeur. S'il avait ajouté à ses jours, il n'aurait fait que continuer son passé.

9 En fin de compte, jusqu'où voulons-nous vivre<sup>1</sup> ? Nous avons eu cette jouissance d'apprendre à connaître toutes choses ; nous savons de quelle sorte d'éléments la Nature tire son développement, comment elle ordonne le ciel, par quel retour des saisons elle ramène l'année ; comment elle tient circonscrits tous les phénomènes qui seront jamais, sans chercher sa fin ailleurs qu'en elle-même. Nous savons que les astres cheminent par leur propre impulsion, qu'excepté la Terre, rien n'est fixe, que tout le reste parcourt sa carrière d'une continuelle vitesse. Nous savons comment la lune dépasse le soleil, pourquoi, plus lente, elle le laisse derrière elle, lui si rapide ; de quelle façon elle reçoit ou perd sa lumière ; quelle cause amène la nuit, quelle cause ramène le jour. Il nous reste à monter aux espaces où ces merveilles se contemplent de plus près.

10 Et, pour partir courageusement, dit le sage, je n'ai pas besoin d'espérer, de me persuader que je vais avoir accès chez les dieux, mes parents. J'ai mérité, sans doute, d'être introduit dans leur séjour ; et de fait je me suis déjà vu parmi eux ; j'ai adressé là-haut ma pensée ; leur pensée m'était parvenue. Mais suppose-moi anéanti ; suppose qu'à la mort rien de l'homme ne reste, mon courage demeure le même, dussé-je n'aborder nulle part au sortir d'ici.

11 « Mais il n'a pas vécu autant qu'il aurait pu vivre. » Un petit nombre de lignes peut former un livre, un livre estimable et utile. Tu sais combien les *Annales* de Tanusius sont volumineuses et comment on les appelle<sup>2</sup>. La longue vie de certains hommes est précisément la même chose, qui reste accolée aux *Annales* de Tanusius.

1. Ce qui suit est la réminiscence d'un passage célèbre de Ménandre, poète grec contemporain d'Alexandre le Grand : « Le plus heureux des hommes est celui qui a pu, sans connaître le chagrin, contempler les merveilles de ce monde, et puis s'en est retourné bien vite là d'où il était venu ; il a vu le soleil qui brille pour tous, les étoiles, l'eau, les nuages, le feu. Quand il aurait vécu cent ans, il les aurait vus toujours présents ; n'a-t-il vécu que peu d'années, il n'aurait jamais pu voir de spectacle plus solennel » (fragm. 481 Kock).

2. Le poète Catulle, contemporain de César, qualifie de « papier hygiénique » (comme nous dirions) les *Annales* de ce Tanusius dont nous ne savons rien de plus, non plus que Sénèque, sans doute.

12 Estimes-tu plus heureux le gladiateur qui tombe à la dernière heure du spectacle que celui qui tombe au milieu du jour ? Imagines-tu un de ces hommes assez follement épris de la vie pour aimer mieux être égorgé au vestiaire<sup>1</sup> que dans l'arène ? L'intervalle dont nous nous devançons les uns les autres est juste aussi grand. La mort fait le jour, sans omettre personne ; le meurtrier suit sa victime. Un moins que rien, voilà ce dont on se met si fort en peine. Et que sert d'éviter plus ou moins longtemps l'inévitable ?

#### Lettre 94

1 Cette partie de la philosophie qui donne les préceptes propres à chaque personne, qui ne forme pas l'homme en général, mais prescrit au mari la conduite à tenir avec sa femme, au père la manière d'élever ses enfants, au maître celle de gouverner ses esclaves, a été seule reçue de certains théoriciens ; ils ont laissé là tout le reste, où ils ne voyaient que des digressions sans rapport avec nos besoins, comme si l'on pouvait formuler des prescriptions sur des points de détail sans avoir d'abord embrassé tout l'ensemble de la vie humaine. 2 Au contraire, Ariston le stoïcien estime que cette partie de la philosophie n'est aucunement solide et ne pénètre pas jusqu'au cœur, n'étant faite que de proverbes de bonne femme. Rien n'est selon lui plus profitable que la pure philosophie dogmatique avec la définition du souverain bien. Qui a compris à fond cette définition et se l'est assimilée, n'a plus, dans le détail de sa conduite, d'autre directeur que lui-même. 3 Que fait le tireur novice ? Il se choisit un point de mire et forme sa main à bien diriger le javelot. Quand il s'est acquis ce talent par les leçons et l'exercice, il en fait usage, quel que soit le point qu'il veuille viser. Il a en effet appris à frapper non pas tel ou tel objet, mais tous les objets qu'il lui plaira. De même l'homme qui s'est préparé aux devoirs de la vie en général n'a pas besoin de leçons partielles, quand le tout lui est familier. Ce qu'il sait, ce n'est pas, en fait, la manière de vivre avec sa femme ou avec son fils, mais la manière de bien vivre. Or, l'art de bien vivre implique les devoirs de chacun envers sa femme et ses enfants. 4 Cléanthe pense que la direction pratique a, elle aussi, son utilité, mais qu'elle est sans force si elle ne dérive de principes universels, si elle ne connaît la pure dogmatique et les points capitaux de la philosophie. Le problème de la morale particulière se réduit donc à deux considérations : est-elle utile ou inutile ? toute seule, réussit-elle à former l'homme de bien ? c'est-à-dire, est-elle superflue ou rend-elle superflu tout autre enseignement philosophique ?

5 Ceux qui veulent qu'on tienne la direction pratique pour superflue raisonnent de cette sorte : s'il s'est formé dans l'œil un dépôt qui embarrasse la vue, il faut l'ôter ; tant que la taie subsiste, on perd sa

1. Il semble donc que le vestiaire des gladiateurs était le cadre d'égorgements.

dieux. Sextius<sup>1</sup> le père rejeta les honneurs. Sa naissance l'appelait aux fonctions publiques : il n'accepta point le siège de sénateur que lui offrait Jules César, sachant bien que ce qui peut être donné peut de même être retiré. Nous aussi, pour notre part, accomplissons quelque action généreuse. Prenons rang parmi les modèles. 14 Pour quelle raison avons-nous fléchi ? Pourquoi perdons-nous l'espérance ? Tout ce qui a pu être fait peut se faire. Commençons par purger notre âme et suivons la Nature : qui s'en écarte se condamne à désirer et à craindre, à dépendre servilement du hasard. Nous pouvons rentrer dans la route, nous pouvons reprendre possession de tous nos droits. Reprenons-les, et nous saurons supporter jusqu'au bout les douleurs, de quelque façon qu'elles attaquent notre corps, et dire à la Fortune : « Tu as affaire à un homme. Cherche quelqu'un que tu puisses arriver à vaincre. »

15 Ce sont des entretiens de ce genre qui calment la violence de cet ulcère<sup>2</sup> dont tu parles dans ta lettre et que je souhaite, ô combien, voir s'apaiser et guérir ou rester stationnaire, et vieillir avec notre ami. Pour lui-même, je ne crains rien. C'est nous qui nous trouvons atteints en nous voyant enlever ce vieillard incomparable ; car il est rassasié de la vie et, s'il désire qu'elle se prolonge, ce n'est pas pour lui, mais pour ceux à qui il rend service. Vivre est de sa part une générosité. 16 Un autre eût déjà mis fin à ces tourments. Il estime, lui, aussi honteux de se réfugier dans la mort que fuir la mort. « Eh quoi ! Si les circonstances l'y engagent, ne s'en ira-t-il pas ? » Pourquoi non, s'il vient à ne plus être utile à personne, s'il n'a plus rien à faire que de souffrir ? 17 Voilà, mon chez Lucilius, ce qui s'appelle s'instruire à la philosophie dans ses œuvres et s'entraîner devant des cas réels : c'est voir de quelle fermeté un homme avisé est capable devant la mort, devant la douleur ; aux approches de l'une, sous l'étreinte de l'autre. Ce qu'il faut faire, apprenons-le de celui qui le fait. 18 Jusqu'ici nous n'avons cherché que par le raisonnement s'il est possible de résister à la douleur ; à la mort, quand elle est là, de faire fléchir jusqu'aux grands courages. Qu'est-il besoin de paroles ? Plaçons-nous devant les faits : ce n'est pas la mort qui fortifie cet homme contre la douleur, ce n'est pas non plus la douleur qui le fortifie contre la mort. Face à toutes les deux il trouve en lui son assurance. L'espoir de la mort ne le rend pas plus endurant dans la douleur ; la lassitude de souffrir ne le fait pas mourir plus volontiers : il supporte l'une, l'autre attend l'autre.

## Lettre 99

1 Je t'envoie la lettre que j'ai écrite à Marullus qui venait de perdre son tout jeune fils et, d'après mes renseignements, supportait cette perte avec peu de fermeté. Je me suis abstenu dans la lettre des formules ordinaires et n'ai pas cru devoir procéder par la douceur avec un homme que je jugeais plus digne de blâme que de consolation. Celui que terrasse une grande blessure, pour lui trop cruelle à supporter, a droit quelque temps à des concessions : qu'il se rassasie, qu'il laisse du moins déborder les premiers transports<sup>1</sup>. Avec ceux qui se désolent de parti-pris, qu'on aille droit à la réprimande et qu'on leur apprenne qu'il peut y avoir de l'absurdité jusque dans les larmes.

2 « Tu attends des consolations ? tu ne recevras que des reproches. Toi qui supportes avec si peu de courage la mort d'un fils, que ferais-tu, si tu perdais un ami ? Il t'est mort un fils d'incertaine espérance, du tout premier âge : ce n'est rien qu'un peu d'années évanouies. 3 L'homme se cherche sans cesse des motifs d'affliction. Délibérément, contre toute justice, il fait le procès de la Fortune, comme si elle ne devait pas lui fournir matière à des plaintes autrement légitimes. Mais en vérité je te croyais l'âme suffisamment affermie contre les malheurs réels, à plus forte raison contre ces fantômes de malheurs dont on ne gémit que pour obéir à la coutume.

Si tu avais fait la plus grande des pertes, celle d'un ami, tu devrais t'efforcer d'être plus content de l'avoir possédé, que fâché de l'avoir perdu. 4 Seulement la plupart des hommes oublient de porter à leur actif la somme des avantages qu'ils ont recueillis, des plaisirs dont ils ont joui. Le principal vice de ces misérables douleurs, c'est qu'elles sont inutiles, disons plus : ingrates. L'excellent ami que tu avais tu ne l'as plus : tu as donc perdu ton temps et ta peine ? Cette longue suite d'années, cet étroit rapprochement de deux existences, cette communauté d'études dans l'intimité n'ont rien été ? Enterres-tu l'amitié avec l'ami ? Et pourquoi te désolés-tu de l'avoir perdu, s'il ne te sert de rien de l'avoir possédé<sup>2</sup> ? Crois-moi, le sort a beau nous enlever la présence de ceux que nous aimons, une grande partie d'eux-mêmes demeure avec nous. Oui, le temps passé nous appartient, et rien n'est en lieu plus sûr que ce qui a cessé d'être. 5 Nous sommes ingrats à l'égard des avantages déjà recueillis, parce que nous comptons sur l'avenir, comme si l'avenir, en supposant qu'il nous échoie à son tour, ne devait pas promptement rejoindre le passé. C'est rétrécir singulièrement le champ de ses satisfactions ici-bas que de limiter au présent l'objet de ses joies. L'avenir et le passé ont leurs charmes ; celui-là nous

1. Le philosophe stoïcisant Sextius (Préface, p. XI).

2. La suite des idées n'apparaît pas. On peut supposer une lacune ; on peut supposer aussi que Sénèque use ou abuse ici de la convention des correspondances littéraires, où les lecteurs doivent supposer que l'épistolier répond à ce que son correspondant lui a écrit. Nous avons donné à la traduction un coup de pouce en conséquence.

1. Même Chrysippe voulait bien admettre qu'il ne fallait pas s'en prendre à une passion dans ses premiers moments (*Stoicorum fragm.*, III, 474).

2. Ce texte difficile est expliqué dans la lettre 102, 3 (p. 990, n. 2).

tient par l'espérance, celui-ci par le souvenir, mais l'un, encore en suspens, peut ne pas être ; pour l'autre, il ne peut pas ne pas avoir été : quelle folie de laisser échapper la possession la mieux assurée ! Savourons donc à loisir les douceurs dont nous nous sommes naguère abreuvés, si toutefois le cœur qui s'en abreuvait n'a pas été pareil au vase sans fond qui laissait perdre tout ce qu'on y versait.

6 Il y a des exemples sans nombre de pères qui suivirent sans pleurer le convoi d'enfants adultes ; qui, du bûcher, revinrent au sénat ou à l'exercice de quelque charge publique et passèrent incontinent à d'autres soins. Ils avaient raison. D'abord la douleur est superflue, si elle ne change rien à l'événement ; en second lieu c'est n'avoir nul sens de l'égalité que de se plaindre d'un accident qui frappe l'un maintenant, mais est réservé à tous. Et puis le regret, les gestes de deuil sont déraisonnables, quand un si petit intervalle sépare l'être qui s'en va de celui qui le regrette. Ainsi rien ne nous range à la résignation comme de constater que nous suivons de près ceux que nous avons perdus. 7 Considère la vitesse du temps, tourbillon irrésistible ; songe combien est courte la carrière où nous courons à toute bride ; regarde ce cortège du genre humain qui s'en va vers un même but en rangs extrêmement serrés là même où ils paraissent extrêmement distants : celui que tu tiens pour perdu était d'un précédent peloton. Quelle démenche à toi, qui dois arpenter la même route, de pleurer le compagnon parti en avant ! 8 Pleure-t-on un événement qu'on savait devoir s'accomplir ? Peut-être que, s'agissant d'un homme, on ne songeait pas à sa mortalité : c'était se mentir à soi-même. Pleure-t-on un événement que l'on proclamait inévitable ? Se plaindre qu'un homme soit mort, c'est se plaindre qu'il ait été homme. Un même programme nous tient tous : à qui naître est échu il reste le second point, mourir. 9 Des intervalles nous séparent ; à la fin nous nous retrouvons égaux. L'espace qui s'étend du premier au dernier de nos jours est variable et indéterminé. Les peines entrent-elles en compte ? Il est long, même pour l'enfant. La vitesse du décours ? il est bref, même pour le vieillard. Rien qui ne glisse sous nos pas et ne nous abuse ; le flot démonté n'est pas aussi changeant. C'est une agitation universelle ; tout se mue en son contraire au commandement de la Fortune et, dans un tel va-et-vient des choses humaines, la mort est pour chacun de nous l'unique certitude. Cependant tous se plaignent de l'unique aventure qui ne fasse pas de dupes. 10 « Mais il est mort enfant ! » Je ne vais pas encore jusqu'à dire que le plus heureux est l'être qui en finit tôt avec la vie. Passons à l'homme parvenu à l'extrême vieillesse. Combien il l'emporte de peu sur le petit enfant ! Représente-toi l'abîme insondable des âges ; embrasse le temps en sa totalité ; après cela compare ce que nous appelons une existence d'homme à l'immensité : tu verras à quoi se réduit la durée que nous désirons, que nous

prolongeons à toute force. 11 Là-dessus que d'heures prennent les larmes, les tracas, la mort tant de fois souhaitée avant le moment fatal, la maladie, la peur ? Quelle part ne faut-il pas faire aux années de prime jeunesse, d'inexpérience ou de stérilité ? Et le sommeil emporte la moitié du lot. Ajoute les épreuves, les deuils, les périls : alors tu reconnaîtras que même dans la plus longue vie la moindre part se passe à vivre. 12 Comment t'accorder qu'il ne vaudrait pas mieux en avoir fini avec son voyage au plus tôt, pour qu'ainsi le trajet soit achevé avant que survienne la fatigue ? La vérité est que la vie n'est ni un bien ni un mal, c'est l'occasion de l'un et de l'autre ; ainsi ton fils n'a rien perdu que des chances qui risquaient en vérité de lui être plutôt dommageables. Il pouvait se rendre modeste et sage ; il pouvait sous ta conduite se former à la vertu ; mais, crainte plus légitime, il pouvait ressembler au grand nombre. 13 Vois ces jeunes hommes des plus illustres maisons qui, se croyant tout permis, se sont fait gladiateurs<sup>1</sup> ; vois-en d'autres, qui assouvissent tout ensemble leur lubricité et celle d'autrui dans les pratiques d'une prostitution réciproque, et dont aucune journée ne s'achève sans une scène d'orgie, sans quelque scandale éclatant. Il t'apparaîtra qu'il pouvait y avoir plus à craindre qu'à espérer. Il ne faut donc pas que tu te crées des causes d'affliction ni que par trop de révolte, tu aggravés des malheurs légers. 14 Je ne t'exhorte pas à faire effort, à opérer un redressement : je n'ai pas assez mauvaise opinion de toi pour croire que contre cet accident tu aies besoin du secours de toute ta vertu. Ce n'est pas là une souffrance, c'est une pincée au cœur, mais dont tu fais une souffrance. Il est certain que ce sera un progrès philosophique, si tu supportes courageusement la perte<sup>2</sup> d'un enfant moins connu jusqu'à présent de son père que de sa nourrice.

15 Mais quoi ! Est-ce l'insensibilité que je conseille ? Est-ce que je veux qu'au moment des obsèques on fasse montre d'un visage impassible ? Irai-je jusqu'à ne point permettre que le cœur se serre ? Nullement. C'est inhumanité, ce n'est pas vertu que de voir les funérailles des siens du même œil qu'on les voyait en vie, et de ne pas éprouver, dans les premiers moments d'une intimité familiale tranchée par la mort, un sentiment de trouble. Et, mettons que je te fasse ces défenses : il est des choses qu'on ne maîtrise pas. Les larmes s'échappent quoi qu'on fasse et en s'épanchant elles soulagent le

1. La société romaine cultive moins la politesse que la censure réciproque et ne mâche pas ses mots ; Sénèque, ici, ne fait que se conformer à la rudesse usuelle des réprimandes. Quant à ce qu'a d'étrange pour nous pareille façon de consoler, voir l'Introduction à la *Consolation à Marcia*.

2. Nous croyons, avec M. Rosenbach, que la phrase n'a rien d'ironique et que *desiderare*, ici comme en 92, 28, ne signifie pas « regretter », mais « avoir perdu ». Par ailleurs, cette phrase implique que le correspondant se rattachait à la secte stoïcienne.

cœur. 16 Quel parti prendre alors ? Permettons-leur de tomber, ne les y obligeons pas ; qu'il en coule autant que l'émotion en fera jaillir, non autant qu'il faudra pour suivre l'exemple ; n'ajoutons rien qui altère la sincérité de notre chagrin, n'amplifions pas la mesure pour imiter autrui. L'ostentation de la douleur est plus exigeante que la douleur même. Souvent peu d'hommes sont tristes pour eux seuls ! Ils gémissent plus haut, lorsqu'ils sont entendus ; silencieux et calmes tant qu'ils sont seuls, ils éclatent, à l'aspect d'autres gens, en lamentations nouvelles. Alors ils se frappent la tête à poing fermé, ce qu'ils pouvaient faire plus à l'aise quand nul n'était là pour les en empêcher ; alors ils invoquent la mort ; alors ils se roulent en bas de leur lit. Faute de spectateur, la douleur chôme. 17 En ce cas comme en d'autres, nous ne pouvons quitter le pli fâcheux de nous modeler sur le grand nombre<sup>1</sup> et de regarder non à ce qu'il faudrait faire, mais à ce qui se fait. On s'éloigne de la nature, on se livre au public, conseiller toujours suspect et, sur ce point comme sur tout le reste, absolument inconséquent. Voit-il celui-ci porter bravement son deuil ? Il l'appelle cœur sec et dénaturé. Voit-il tel autre affaissé, prostré près d'un cadavre ? Femmelette, déclare-t-il, âme sans ressort. 18 Tout doit être rapporté aux lois de la raison. Or, rien n'est moins sensé que de faire parler de sa tristesse et de faire applaudir ses larmes. Selon moi, il est des larmes qu'un sage répand de son propre aveu ; d'autres se déversent mécaniquement. Je te dirai en quoi elles diffèrent. Quand, atterrés à la première nouvelle d'une perte prématurée, nous tenons le corps qui de nos bras va passer au bûcher, les larmes jaillissent par nécessité de nature. L'accélération que le contrecoup de la douleur imprime au souffle vital ébranle tout le corps et de même et en particulier l'organe visuel d'où il expulse par compression l'humeur avoisinante. 19 De telles échappées de larmes sont phénomène éruptif, où n'intervient pas notre volonté ; mais il est des larmes auxquelles nous livrons passage, quand nous nous remettons à brasser les souvenirs de ceux que nous avons perdus : et cette tristesse a une secrète douceur, si l'on se rappelle leurs propos enjoués, la gaieté de leur compagnie, les prévenances de leur affection. Alors les yeux s'humectent comme dans la joie. Nous nous complaisons à ces larmes ; les autres sont plus fortes que nous. 20 Ce n'est pas une raison pour que la considération de l'entourage et des intimes amis retienne ou fasse jaillir nos larmes. Qu'elles coulent ou s'arrêtent, elles

1. Sénèque semble mêler ici deux choses différentes : la perversion initiale, où l'« effet d'écho » (*cutêchêsis*) réciproque nous pervertit profondément ou, en d'autres termes, nous socialise ; et le souci des convenances et de l'opinion d'autrui. Or ce n'est pas la même chose ; la socialisation nous donne vraiment, sincèrement, la conviction que la mort est un mal. Par ailleurs, outre cette sincérité, il peut nous arriver de gémir plus fort encore, par respect humain devant l'opinion. Il demeure que socialisation première et conformisme dans une occasion font deux.

n'ont jamais aussi vilain aspect qu'en un visage feint : qu'elles viennent d'elles-mêmes. Et elles peuvent venir aux tempéraments calmes et rassis. Souvent elles ont coulé des yeux du sage sans faire tort à son prestige, car c'était dans une si parfaite mesure que ni la sensibilité ni la dignité n'y perdaient rien. Il est loisible, je le dis encore, d'obéir à la Nature en sauvegardant sa gravité. 21 J'ai vu aux funérailles de leurs proches des hommes vénérables qui portaient la tendresse empreinte sur leur visage, toutes lamentations théâtrales bannies : et il ne traduisait que la sincérité de leur chagrin. La douleur elle aussi a sa bienséance et le sage s'y conformera ; dans les larmes même, comme dans tout le reste, il y a pour lui une limite ; chez l'insensé les douleurs débordent comme les joies.

22 Reçois sans murmure les coups de la nécessité. Qu'est-il arrivé d'imprévisible, d'extraordinaire ? combien de gens dont en cette minute même on commande les obsèques, combien en l'honneur de qui l'on fait emplette de vêtements funèbres, combien de personnes en deuil depuis ton deuil ! Chaque fois que tu diras : c'était un enfant, dis-toi aussi : c'était un homme, un être auquel rien n'est garanti, un être que la Fortune ne conduit pas à la vieillesse en tous les cas, qu'elle laisse en route où bon lui semble. 23 Au reste, parle fréquemment du disparu, honore dans toute la mesure du possible son souvenir, qui se représentera plus souvent s'il n'est pas accompagné d'amertume (on s'accommodera mal d'un triste compagnon, beaucoup plus mal encore de la tristesse). Si certaines réflexions de lui, certaines saillies, surprenantes chez un petit enfant, t'avaient mis en joie : reviens-y souvent ; n'hésite pas à déclarer qu'il aurait répondu à tous tes espoirs, ceux que ton cœur de père fondait sur lui. 24 Oublier les siens, ensevelir leur mémoire avec leurs restes, se montrer prodigue de larmes, avare du souvenir, ce n'est pas sentir en homme. Les oiseaux, les animaux sauvages aiment ainsi. L'affection qu'ils portent à leurs petits est aussi vive que courte et d'une violence qui touche à la fureur. Viennent-ils à les perdre ? Il n'en reste plus trace. Cela ne convient point à un homme avisé. Qu'il garde longtemps le souvenir et renonce à la plainte.

25 Je n'approuve en aucune manière ce que dit Métrodore, qu'il est un plaisir parent de la tristesse<sup>1</sup> et dont il faut se mettre en quête en pareille circonstance. Je transcris ci-après ses propres termes : *Lettres*

1. Métrodore est un disciple d'Épicure. Les épicuriens cherchaient moins le plaisir qu'à éviter ou compenser la souffrance. Ils multipliaient les recettes, plus souvent nobles ou chimériques que basses, quoi que dise Sénèque : en cas de souffrance physique, converser avec ses amis, écouter de la musique ou raviver le souvenir des moments de plaisir (ou de non-souffrance) — Sénèque soupçonne son correspondant de chercher, comme Métrodore, du plaisir dans les larmes ; il va longuement accabler Métrodore d'une recherche aussi honteuse, afin d'en détourner son correspondant.



de Métrodore à sa sœur. « Il existe une sorte de plaisir qui se mêle au deuil et qu'il faut rechercher en cette conjoncture. » 26 Je sais bien ce que tu penseras de ces propos. Et vraiment quoi de plus honteux que de faire la chasse au plaisir, je ne dis pas jusque dans le deuil, mais, qui plus est, par le deuil, et de vouloir trouver dans les larmes mêmes que l'on verse une jouissance ? Voilà les gens qui nous reprochent une rigueur excessive et nous accusent d'enseigner une doctrine impitoyable, parce que nous disons qu'il faut ou fermer son âme à la douleur ou l'en faire sortir au plus vite. Quelle est, de grâce, l'attitude la moins admissible, la plus inhumaine : ne pas sentir la douleur en perdant un ami ou, dans la douleur même, être à l'affût du plaisir ? 27 Notre règle à nous est d'accord avec la morale : après que le cœur s'est soulagé de quelques larmes, qu'il a en quelque sorte jeté son écume, nous interdisons que l'on s'abandonne à la douleur ; et toi<sup>1</sup> tu ordonnes l'amalgame de la douleur elle-même avec le plaisir. C'est ainsi qu'avec une friandise on console les enfants, que l'on arrête les cris du nourrisson en lui faisant ingurgiter du lait. Même à l'heure où un fils est sur le bûcher, quand expire un ami, tu n'admet pas de trêve au plaisir, tu veux que pour l'affliction même il y ait une chatouille ? Quel est le parti le plus moral ? A toute force interdire à la douleur l'accès de l'âme ou accueillir le plaisir en l'accouplant à la douleur même ? Que dis-je, l'accueillir ? On le pourchasse ; on l'extrait de la douleur même. 28 « Il est, prétend l'adversaire, un plaisir parent de la tristesse. » Nous avons le droit de parler ainsi<sup>2</sup>, mais vous n'en avez pas le droit. Votre doctrine ne connaît qu'un seul bien, le plaisir, qu'un seul mal, la douleur. Entre le bien et le mal peut-il y avoir parenté ? Mais supposons qu'elle existe. Le moment est-il bien choisi pour l'aller dénicher, et fouiller précisément dans la douleur afin de savoir si dans ses entours il se trouve des éléments de douceur et de volupté ? 29 Il est des remèdes, salutaires à certaines parties du corps, que l'on ne saurait employer pour d'autres comme malpropres et peu décents ; telle application, qui ferait ailleurs son effet sans nuire à la pudeur, devient déshonnête par la place de la lésion. N'as-tu pas honte de guérir le chagrin par le plaisir ? Pareille plaie réclame une cure plus sévère.

Emploie plutôt cet autre remède, qui vaut mieux<sup>3</sup> : celui qui est mort ne peut plus souffrir ; s'il souffrait, c'est qu'il ne serait pas

1. Dans son indignation, Sénèque interpelle Métrodore, mort depuis trois siècles et plus.

2. Puisque, pour un stoïcien, la vertu s'épanouit en joie, serait-on au supplice. Par ailleurs, la critique de Sénèque est sophistique : les épicuriens ne prétendent pas que la douleur peut être matière à un bien : ils constatent, comme les stoïciens, qu'on peut sentir à la fois du bien et du mal.

3. Ce remède est un autre des « remèdes » (*pharmaca*) à la souffrance, ou idées consolantes, que recommandait Épicure.

mort. 30 A ton avis, quel est le pire pour celui qui souffre ? De mourir ou de continuer à vivre ? La mort elle-même ne peut être pour lui une souffrance, car quelles sensibilités a encore celui qui n'est plus rien ? Et, si l'on est encore vivant, on n'a pas ce que la mort a de plus incommode, qui est qu'on n'est plus.

31 Disons aussi à quiconque pleure et regrette un être enlevé dès le bas âge : nous tous, jeunes et vieux, nous sommes en même point quant à la brièveté de notre vie, comparés à l'univers. Ce qui nous revient en effet, sur la totalité des temps, est moins que la plus petite des particules imaginables, puisque en vérité une petite particule est encore une partie ; ce qui nous est donné de vie est tout proche du néant ; et cependant nous y traçons, ô démence ! des perspectives infinies.

32 Si je t'écris ceci, ce n'est pas dans la pensée que tu attends de moi un remède — il t'arriverait bien tard et je suis sûr que tu t'es dit à toi-même tout ce que tu vas lire — mais afin de relever ce temps d'arrêt qui marque un recul opéré par rapport à toi-même et de t'exhorter, pour l'avenir, à montrer une âme haute face à la fortune, à prévoir ses offensives je ne dis pas comme possibles, mais comme devant être à coup sûr.

#### Lettre 100

1 Tu m'écris que tu viens de lire les livres de Papirius Fabianus<sup>1</sup> « sur la politique » avec une curiosité passionnée, mais qu'ils n'ont pas répondu à ton attente ; là-dessus, oubliant qu'il s'agit d'un philosophe, tu incrimines chez lui l'écriture. Admettons qu'il en est comme tu dis, qu'il laisse aller sa phrase et ne la construit pas. D'abord, cette manière ne va pas sans grâce, le style coulant et paisible a sa beauté propre : je crois en effet qu'il n'y a rien de commun entre le jaillissement intermittent et l'heureuse abondance. Ce point même, comme je vais le montrer, fait une grosse différence. 2 Fabianus, à ce qu'il me semble, ne laisse pas aller sa phrase, il la développe, tant elle a d'ampleur, tant elle progresse sans désordre, mais non sans élan. Elle révèle, elle proclame qu'on ne l'a pas façonnée et retournée longtemps. Acceptons toutefois ta manière de voir. En fait, il visait à l'ordonnance des mœurs, non des mots ; et ces pages s'adressent à l'âme, non à l'oreille. 3 Au surplus, si tu l'avais entendu lui-même, tu n'aurais pas eu le loisir de t'attacher au détail, tant l'ensemble t'aurait ravi. Généralement d'ailleurs ce dont nous aimons la vitalité fouguese est décevant à la lec-

1. Un des maîtres du jeune Sénèque.